

CLAUDE BOUDET

LA DAME GRISE DE LA NUIT

Et autres écrits (2014-2017)

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522315

Dépôt légal : décembre 2025

*À tous ceux qui marchent dans la brume,
et qui avancent...*

C. B.

La dame grise de la nuit

– 1 –

Ce n'est plus l'heure du chien. Pas encore celle du loup... celle des ombres qui s'avancent parmi les choses. L'heure du gris qui tisse l'ombre de la nuit.

C'est l'heure, aussi, de la grande dame grise...

Dans la vie, plus on avance en âge, moins on est crédule et pourtant, on croit sans s'en rendre compte à des tas de choses, des tas d'êtres et de présences qui vous entourent comme un nuage familial. On se dit : ça n'existe pas ! Mais on pense confusément : pourquoi pas ?

Les nuits comme les vies se ressemblent : elles naissent, s'étendent le long du temps et puis disparaissent, laissant place les unes à la mort, les autres au jour, qui est promesse d'une autre vie. Celui qui vit a vu le jour. Celui qui entre dans la nuit s'habitue peu à peu au noir, de plus en plus sombre, dense, épais.

Il est inutile d'aller loin.

Tout près de soi se produisent des choses inimaginables, si on nous les racontait... De plus, toutes les villes se ressemblent. Pourquoi chercher ailleurs ce qui se passe là sous nos yeux ? Il suffit d'attendre et de voir, si on a encore des yeux, ces yeux qui sont si souvent engloutis par la seule réalité.

Tout près, il y a une ville au nom de sourire et de rose. Elle est hors du temps. Elle semble hors du temps. Ses maisons n'ont pas d'âge. Coquettes et anciennes, elles n'auraient aucune couleur remarquable si on ne voyait pas la fine patine posée sur elles comme un voile. Les rues ne servent à rien...

elles se croisent et se retrouvent, et l'on va par elles toujours vers cette grande masse de bâtiments classiques, regroupés avec une majesté un peu lourde. Le temps passé n'y a plus la légèreté du présent moderne, mais leur grandeur nous rassure sur sa fuite en nous disant que, seul, dure ce qui compte. Dans la petite ville au nom de sœur, il y a ainsi des échappées secrètes : elles nous conduisent vers notre passé lointain, lourd d'une histoire enchevêtrée qui laisse rêveur. On rêve en effet à Sorèze !

Le rêveur est toujours pris en défaut. Il ne rattrape jamais son rêve, car celui-ci est devant lui, dans la coulée d'un infime décalage : si infime qu'il soit, il suffit cependant à faire naître dans l'esprit un très léger recul. On l'appelle, sens des réalités, ou bien réveil, d'un songe qui, comme toute chose, a une fin. Sauf qu'un songe, un rêve, une dérive sur les ailes du temps, n'ont pas de réalité. Et par conséquent, on n'échappe à la rêverie que parce qu'on la refuse. On ne se réveille pas. On veut être soi.

Le malheur, c'est que l'on y arrive toujours !

Dans la petite ville de Sorèze, il y a une toute petite rue que l'on ne rencontre que par hasard. C'est la rue Perdue. Qu'on ne s'y trompe pas, que l'on ne croie pas être abusé ! C'est bien son nom. Elle court lentement entre des murs de jardins. Des murailles hautes, c'est vrai, mais raisonnablement. On pourrait les franchir sans mal, les escalader comme en jouant. Elles n'ont sur leur crête ni barbelés ni tessons. Quelquefois seulement dépasse une végétation de clématites, de lierres ou d'ampélopsis. Quelques roses, aussi, qui montrent leurs têtes précieuses et laissent au passant une bouffée de parfum. Mais ces murailles, on ne pense pas à les franchir. On sent obscurément qu'elles sont protectrices. Non seulement de jardins inconnus entourant sans doute des maisons cachées et secrètes, mais de nous-mêmes.

Elles nous protègent dans notre promenade distraite, de chaque côté de la rue, étirées dans une ombre fraîche en été ; et l'hiver, elles ne sont jamais tout à fait grises.

La nuit d'ailleurs, bien que ces murailles soient obscures et ramassées sur elles-mêmes en train de lutter contre un ennemi inconnu, il s'écoule en leur milieu un ruban de clarté sourde, variable selon que la lune éclaire ou non le ciel. Cette clarté multiple sort des maisons à l'arrière, quelque part, derrière les murs. On peut marcher sans crainte, dans une obscurité calme, au-dessus de laquelle on aperçoit, en une brume douce, les lumières prudentes de la petite ville de Sorèze.

À certains endroits de sa muraille double, des portes basses surgissent comme à regret. Il n'est aucun ordre de leur présence subite. Elles apparaissent, c'est tout, indiquant que l'on peut en principe entrer quelque part. Ce n'est pas interdit. Ce n'est pas non plus conseillé. Qu'irait-on faire de l'autre côté ? Qui nous attendrait ? Et puis, pourquoi pénétrer dans une maison, un monde privé, par l'arrière, dans le dos en quelque sorte ? Ce ne serait pas correct. Alors, on songe et on passe. On retrouve d'autres rues, un monde plus ordinaire... la vie ordinaire.

Le soir, habituellement, les gens rentrent chez eux. Avec la chute du soleil, quelque part derrière l'océan, ils se disent que la soirée en famille, la télévision, les actualités et les séries qui scandent jour après jour cette vie ordinaire, c'est cela la vie. Une vie douce, régulière comme ces rivières qui, méandre après méandre, suivent leur cours jusqu'à ce même océan, mais sans se presser et sans tomber, en glissant seulement mètre après mètre ; comme la vie des gens, heure après heure, jour après jour, s'en va irrésistiblement vers un au-delà, sinon attendu, peut-être même pas espéré, du moins visible du fond de l'esprit ; surtout quand on habite une petite ville comme Sorèze où, dans la fraîcheur du soir, à l'aplomb des vieilles montagnes, est présent toujours un souverain repos pour oublier l'agitation de la journée qui vient de passer... ce stress du monde moderne par lequel l'homme tue sa vie au lieu de la vivre.

C'est aussi le moment, quand la lumière rase vient de tout à fait s'éteindre, où sort, par une petite porte de la rue Perdue, la dame grise de la nuit.

– 2 –

Beaucoup diront que c'est là pure imagination. Une construction de rêve sur fond d'étrangeté du monde. Cette dame, ils ne l'ont jamais vue. Pourtant, ils vivent à Sorèze depuis toujours.

Ce n'est pas là le problème. Rien ne prouve d'ailleurs qu'elle vive elle-même dans la petite ville. Peut-être dans d'autres. Peut-être dans toutes les villes de temps en temps, passant quand il le faut dans les rues, sortant ou non par une petite porte. Peut-être qu'elle n'existe que parce qu'on l'attend ! Cela, d'ailleurs, ne serait pas tout à fait juste. Il ne sert à rien de l'attendre, encore moins de la guetter. Elle sort seulement par une petite porte de la rue Perdue, quelquefois.

Un beau matin du joli mois de mai, on aurait pu voir la dame sur un banc de l'église. Elle suivait la messe attentivement avec le sérieux grave de ces états d'âme qui montrent, non seulement une concentration, mais une sorte de prise en charge. Elle n'était pas seule avec elle-même. L'air était bleu, les lumières douces, et le soleil flambait de toutes ses couleurs à travers les vitraux. Près du chœur, la flamme du gros cierge pascal vacillait régulièrement pour rejaillir ensuite en un autre éclat de feu sacré.

Elle avait un peu la tête inclinée sur le côté droit. Cela permettait de la voir en partie. Son dos légèrement voûté semblait agité d'un mouvement régulier et son épaule bougeait, sans trembler pour autant. On aurait dit qu'elle parlait en silence. Le menton s'abaissait, remontait pour s'abaisser encore, au rythme d'une parole qui était dite, certainement. Mais à qui ? Elle ne regardait personne, même pas devant elle. La tête basse, elle était bien dans une discussion. Parfois, en effet,

le menton ne remuait plus, et, sans doute aussi, les lèvres de la bouche avaient dû se clore... si on avait osé le vérifier. Elle était apparemment toute écoute. Et puis, quelques instants après, on voyait de nouveau bouger le dos, le menton, l'angle ondulé du visage que l'on devinait à peine, sur le côté, dans l'ombre du petit chapeau plat qui la coiffait.

Cette femme apparemment, n'était ni jeune ni vieille. Assez grande, mince, elle semblait frêle, en dépit du large châle à carreaux marron et jaunes qu'elle portait, posé sans aucun apprêt sur une veste longue, assez cintrée à la taille, presque du même marron que le châle et le petit chapeau. Celui-ci était un poème. À tout moment, on pouvait craindre qu'il ne glisse de la tête : court, presque plat, à bords étroits légèrement relevés en couronne, il était agrémenté d'une voilette, courte aussi, une sorte de dentelle d'un blanc crème, qui devait retomber au-devant du visage. Un chignon minuscule, serré, le retenait avec peine ; et si ce n'avait été la longue aiguille d'os qui le traversait de gauche à droite, le chapeau sûrement n'y aurait jamais tenu. Mais il tenait malgré les mouvements du dos, du menton, et de l'épaule aussi, parfois, qui souvent essayait de faire remonter le châle glissant du côté gauche. Quelques mèches, plutôt grises malgré l'ancienne couleur de roux que l'on devinait, s'en échappaient.

La messe se déroulait, sans elle. Plus exactement, la dame devant nous y assistait, bien sûr. Elle était présente. Peut-être priait-elle seulement. Mais, indiscutablement, il y avait avec elle d'autres présences. Non pas à côté, ou devant, ou bien derrière, comme nous, mais... avec ! Celles avec qui elle conversait, celles avec qui elle parlait en silence. Cela ne l'empêchait pas cependant de suivre la messe. En effet, après l'offertoire, juste avant que de bons paroissiens passent pour la quête, elle a ouvert un ridicule sac à main, datant de la guerre, avec un double fermoir à boule de métal ; elle en a sorti un porte-monnaie tout aussi démodé, plat comme le sac et le chapeau ; elle a tiré la fermeture éclair qui fermait tout le haut du cuir ridé et, se penchant vers lui, à sa gauche, elle en a extrait un petit billet plié en quatre, de cinq euros ; elle l'a

posé dans sa main, et ses doigts le serraient. Elle n'avait pas pour autant arrêté de bouger sa bouche et son menton. Prière ou parole, on ne le devinait toujours pas. Seulement, nous avons pu voir, fugitivement, quand elle s'est penchée, son œil qui, avec négligence, nous a observés un court instant : cet œil était d'un bleu pâle, comme délavé ; mais le regard nous parut à la fois trouble et brillant. Un regard des profondeurs.

On pourrait nous faire remarquer, quand on a dans sa cervelle la précision d'une montre suisse, que cette femme à la messe, avec son châle, son petit chapeau plat, son dos et son menton qui marmottent, cette femme, n'est pas forcément la dame grise de la nuit que vous essayez de faire surgir, quelque part, d'une petite porte d'une petite rue de Sorèze. Sans doute ! Et aussi, ce n'est pas parce que l'on a vu une personne quelque peu singulière qu'elle joue forcément un rôle étrange, au sein de la vie ordinaire des gens. Sans doute, aussi, on peut facilement le reconnaître. Sauf que...

Sauf que je l'ai revue plusieurs fois. Le soir. À la nuit tombée. Dans la nuit bien avancée. Au petit matin. Trois fois. Trois fois en tout. Trois fois de trop pour que ce ne soit pas elle, la dame qui, la nuit, rôde dans les rues des villes, près des maisons et des immeubles, là où quelqu'un peine à vivre et, n'arrivant pas à dormir, ne parvient pas non plus pourtant à mourir, comme il le voudrait quelquefois dans les villes, à Sorèze, ou ailleurs... qu'importe.

* * *

C'est en juin que je l'ai revue. Il était tard. Déjà, bien entendu, le Syndicat d'Initiative était fermé depuis longtemps au public. Mais j'avais un classement important à terminer. On reçoit tellement de documents, de publicités, et de factures aussi, naturellement. Tout s'accumule... et à un moment, il faut bien...

En fait, j'aurais pu accomplir ce travail un autre jour. Je ne sais pourquoi je me l'étais imposé ce soir-là, à la fin de la semaine. Sans doute pour passer un week-end paisible à Sorèze, d'ailleurs que je ne quitte guère. Mais allez savoir ! Il

y a des jours comme ça où le destin frappe aux portes. Finalement, je m'étais retardé et, aussi, j'ai pris en raccourci la petite rue qui conduit à l'avenue... et puis plus loin à l'Intermarché. Avec un peu de chance, il serait encore ouvert. Chez moi, je n'avais plus grand-chose. Enfin, peu importe pour cette histoire !

Plus tard, j'ai appris le nom de ce raccourci : la rue Perdue. Ce soir-là, alors qu'au bout de la petite rue, entre ses murs calmes, le soleil ne montrait plus qu'une lisière mauve dans laquelle il achevait de disparaître, je l'ai aperçue subitement. Elle était sortie d'un coup par l'une de ces portes d'un jardin mystérieux. La porte n'avait fait aucun bruit. Elle, pas d'avantage. Elle allait d'un mouvement léger et souple, non pas félin, mais flottant, dans l'ombre au bas des murailles. À un moment, elle eut un geste un peu nerveux, d'agacement ou de frisson, je ne sais pas : elle a remonté son châle marron et jaune sur ses épaules, le serrant au cou ; d'une main rapide, elle a aplati encore le chapeau plat. Et puis elle s'est mise à marcher, assez vite, ma foi ! Pressée. J'ai compris que, dans quelques secondes, elle allait parvenir à ce bout de la rue dont je venais moi-même, et puis disparaître. Disparaître où ? C'était bien là la question. Cette femme, je l'ai reconnue, c'était celle de l'église, au mois dernier. Elle m'intriguait. Alors j'ai fait demi-tour... et je me suis mis à la suivre.

La nuit venait, inexorable. Effectivement, malgré sa marche rapide, je suivis la Dame sans difficulté, bien que sa silhouette se soit fondue de plus en plus dans l'ombre. Les lampadaires s'allumaient un à un. Et, quand la dame grise passait au-dessous de l'un d'eux, on pouvait voir l'entourant, dans la mobilité de sa démarche, une sourde lueur jaunâtre très fugitive. Elle replongeait ensuite dans l'obscurité, et le silence des rues, très rarement troublé par une voiture lointaine ou par le pas feutré d'un autre passant, disparaissant presque aussitôt. Elle, elle allait vite, je l'ai dit, mais sa marche qui aurait pu sembler sans objet manifestait comme une fébrilité, une nécessité. Plus encore : une quête ou une chasse. Oui ! C'est cela, une véritable chasse pour laquelle l'errance apparente n'est

qu'une recherche de signes, d'indice... de trace. De temps à autre, elle manquait s'arrêter, et elle repartait bientôt, le dos un peu courbé, la démarche pressée ; son ombre, alors, se fondait encore un peu plus à l'angle des murs.

Les courses attendraient. J'étais moi-même emporté par une tout autre course. Elle devenait essentielle. Il me fallait savoir. Était-ce une malade, une maniaque qui dépensait une énergie impossible à canaliser autrement ? Ou bien ne faisait-elle que marcher, par hygiène, discrètement, la nuit tombée pour n'être vue de personne et faire ainsi en cachette un exercice intime ? Y avait-il une autre raison ? Il me semblait que nous étions passés, elle dirigeant sans le savoir, ma poursuite patiente, plusieurs fois aux mêmes endroits, à certains carrefours, devant le Tournesol, la boulangerie aux volets bleus, le salon de thé de la place, etc. Et bien évidemment, au long des grilles de l'école. Elle allait toujours. La nuit était noire à présent et je compris que j'allais à un moment la perdre de vue.

C'est alors qu'elle s'arrêta vraiment, d'un coup, sans qu'aucun signe ait pu le laisser prévoir. Qui plus est, elle s'assit sur une sorte de banc de pierre accolé à la façade d'une maison... et elle ne bougea plus.

Moi-même, je restai immobile à quelques mètres, l'observant. Elle semblait devoir demeurer là un long moment. Alors, n'osant pas faire demi-tour pour ne pas trahir ma filature, je passai lentement devant elle... et je dis assez nettement : « Bonsoir ! »

Je n'eus pas de réponse.